

# La vie dans les tranchées

## Une prise de contact difficile

Dans un premier temps, lorsque les soldats découvrent les conditions de vie qui vont être les leurs pour une période dont ils ne peuvent – heureusement – pas connaître la durée, ils sont déroutés, presque assommés par ce qui les attend. Roland Dorgelès décrit à sa Mado chérie ce qui attend les nouveaux venus :

« Pour leur arrivée sur le front, les soldats du dépôt, « débusqués » et « bleus », n'ont pas été favorisés. Ce matin, on les envoie aux tranchées rejoindre les compagnons qui s'y trouvent. Marche trébuchante, sous une pluie insensée, un vent de mer. Arrivés sur la crête, les Allemands les aperçoivent, l'artillerie donne aussitôt...

Non, si tu avais vu ce défilé de silhouettes rapide, courbant le dos à chaque marmite qui éclatait. Les shrapnells de 105 faisaient un dais verdâtre à la route de Laon, et il fallait passer quand même. Fichu quart d'heure pour ces pauvres bougres. »

Le réveil est difficile. Ainsi en est-il pour Jean Déléage, un homme de 38 ans qui écrit à sa femme le 29 septembre 1915 pour décrire par le menu la vie qui est la sienne au front : tout y passe, le froid, le manque d'eau potable, les cadavres et la peur de se retrouver nez à nez avec l'ennemi qui anime tous les soldats.



« Ma chère Louissette,

Je t'ai promis, presque solennellement, de te dire la vérité ; je vais m'exécuter, mais en revanche tu m'as donné l'assurance que tu aurais les nerfs solides et le cœur ferme. Je suis depuis ce matin dans des tranchées conquises depuis deux jours, l'ensemble de ces tranchées et boyaux forme un véritable "labyrinthe", où j'ai erré 3 heures cette nuit, absolument perdu. Les traces de la lutte ardente y sont nombreuses et saisissantes ; et d'abord elles sont plus qu'à moitié détruites par l'ouragan de mitraille que notre artillerie y a lancé, aussi sont-elles incommodes et horriblement sales malgré les réparations urgentes que nous y avons faites ; tout y manque : l'eau (propre ou sale), les boyaux, les latrines ; elles sont à moins de 200 mètres de la première ligne ennemie, avec laquelle elles communiquent par des boyaux obturés ; elles sont parsemées de cadavres français et allemands ; sans presque me déranger j'en compte bien vingt figés dans les attitudes les plus macabres. Ce voisinage n'est pas encore nauséabond, mais il fait tout de même mal aux yeux ; ce matin, à cinq heures, nous arrivons mouillés et harassés, et j'entre dans le premier abri venu pour me détendre, j'avise une bonne planche, m'y étends, la trouve moelleuse, mais cinq minutes après je m'aperçois qu'elle fait sommier sur deux cadavres allemands ; et bien, crois-moi, ça fait tout de même quelque chose, au moins la première fois. On marmite fort tout autour de nous et vraiment c'est parfois un vacarme ; déjà je ne salue presque plus.

Le mal n'est pas là ; il est surtout dans le temps qui est affreux ; depuis trois jours au moins, les rafales de pluie succèdent aux averses ; les boyaux sont des fondrières inommables, où l'on glisse, où l'on se crotte affreusement ; aussi suis-je sâle au superlatif, au moins jusqu'à la ceinture ; mes mains sont boueuses et le resteront jusqu'au départ ; mes souliers sont pleins d'eau ; heureusement le corps est sec, car l'air est presque froid et le ciel livide. Autour de moi les gens font une tête ! Il nous faudra beaucoup de patience et de moral.

Nous sommes coiffés du nouveau casque en tôle d'acier ; c'est lourd et incommode, mais cela donne une sérieuse protection contre les éclats de fusants et contre les ricochets, aussi le porte-t-on sans maugréer. Nous avons aussi tout un attirail contre les gaz asphyxiants. Mais nous serons mal ravitaillés : un seul repas, de nuit, qui arrivera froid le plus souvent ; et cela

s'explique à la fois par la longueur des boyaux et par la difficulté de parcourir une large zone découverte. »

## La réalité des tranchées

Parfois, il est simplement question pour le soldat d'expliquer à sa famille avec le plus de simplicité possible ce qu'est une tranchée, puisque, dans son usage guerrier, celle-ci représente une réalité tout à fait nouvelle aussi bien pour les civils que pour les militaires. Adolphe Wegel fait ainsi à ses proches en 1915 ce qui ressemble à une description clinique du lieu qu'il occupe jour après jour :

« Notre tranchée a une longueur de 100 mètres. Elle est profonde d'un mètre et la terre a été jetée devant, si bien que l'on peut passer debout sans être vu. Elle est très étroite et par endroits, on a creusé plus largement pour pouvoir se croiser quand on se rencontre. Dans le fond, on creuse de petites caves où un homme peut se coucher pour se protéger des obus. »

Le même Adolphe Wegel raconte dans une autre lettre les conditions de vie dans la tranchée :



« Je ne sais pas si je pourrais dormir dans un lit à présent, on est habitué à coucher par terre ou sur la paille quand on peut en trouver. Il y a bien deux mois que je ne me suis pas déshabillé, et j'ai enlevé mes souliers cette nuit pour dormir ; il y avait au moins quinze jours que je ne les avais pas quittés. »

Le témoignage d'André Fribourg, en 1915, pour le journal *L'Opinion*, recoupe celui d'Adolphe Wegel : la seule chose qui peut soulager le soldat de sa peur, du froid et des conditions horribles qu'il rencontre, c'est son épuisement :

« Voilà près d'un mois que je ne me suis ni déshabillé, ni déchaussé ; je me suis lavé deux fois : dans une fontaine et dans un ruisseau près d'un cheval mort ; je n'ai jamais approché un matelas ; j'ai passé toutes mes nuits sur la terre. On dort un quart d'heure de temps en temps. On dort debout, à genoux, assis, accroupis et même couché. On dort le jour ou la nuit, à midi ou le soir. On dort sur les chemins, dans les taillis, dans les tranchées, dans les arbres, dans la boue. On dort même sous la fusillade. Le silence seul réveille. »

Un article du *Poilu sans poil* de septembre 1916, intitulé « La veillée dans l'abri », décrit néanmoins des moments de détente dans ces conditions désastreuses :

« La tranchée est tout à fait calme, peuplée seulement de quelques guetteurs, de place en place. Par un petit chemin bizarre, on gagne l'abri. Son entrée mystérieuse est bouchée par un sac. De suite, la clarté vous surprend, tant paraît vive la lumière de la bougie accrochée. Deux banquettes se font face, semblables à quelque compartiment de chemin de fer. On se baisse, pour ne pas heurter les poutres. Tout au fond, dans une cheminée très primitive, le feu brille... Une silhouette, qui paraît énorme, s'encadre dans la porte : c'est le cuistot qui arrive ! [...] L'abri de fortune est devenu tout à coup la maison familiale : on mange, on boit, on cause la bouche pleine : heure douce entre toutes où l'être se détend. Les souvenirs se croisent, les rires fusent. [...] On parle longtemps, de tout et de rien, sans suite, pour le seul plaisir de causer. Puis les conversations s'abaissent, s'éteignent tout à fait. Le feu devenu tout rouge s'assombrit enfin : la lumière tremble... Et l'on s'endort sur l'épaule du voisin, jusqu'à l'heure de la prochaine garde. »

Quand le silence vient, il est temps de reprendre ses esprits et de compter ses morts, ses blessés, de se préparer à passer une nouvelle nuit dans le froid et la faim, sans couvertures, sans ravitaillement :

« Les canons et les fusils ne marchaient plus, il régnait un silence de mort. Il n'y avait que les blessés qui appelaient : Brancardiers ! Brancardiers ! À

moi, au secours, d'autres suppliaient qu'on les achève. C'était affreux à voir. [...] Le bombardement commençait et il fallait rester là, à attendre les obus, sans pouvoir bouger jusqu'au soir 8 heures où on venait nous relever. Chaque soir il y avait 100 ou 200 blessés sans compter les morts. Un jour, on y passait la journée, l'autre la nuit, avec cela coucher à la belle étoile, nous n'avions rien pour nous couvrir, je me demande comment nous avons résisté. À l'ordinaire on ne touchait pas grand-chose, et la viande que tu touchais, on te la donnait à 2 heures du matin, c'était l'heure de partir, il fallait la balancer, on mangeait du pain sec ; il y a longtemps que nous n'avions plus de provisions de réserve. »

Roland Dorgelès, quand il écrit à sa mère, essaye de la rassurer sur ses conditions de vie : à le lire, il fait partie des chanceux qui ont eu accès à la section des tranchées qui a été correctement aménagée :

« Tu sais, on ne dort pas mal du tout "dans un trou". Figure-toi une grande chambre souterraine, avec une porte fermant par une persienne. Les murs tapissés de paille. Une épaisse litière de paille... et des centaines de souris qui font un bruit du diable, avec des cuicui d'oiseaux... »

Même présentées ainsi pour épargner le cœur d'une pauvre mère, les choses n'ont pas l'air formidables : on sait à quel point les poilus étaient incommodés par les rats.

## Survivre dans les tranchées

Pour les autres, ceux qui sont moins bien lotis, la simple survie, en dehors même des combats, peut devenir un art délicat :

« Cette nuit je n'ai pas fermé l'œil il nous est arrivé une drôle d'histoire : le ravitaillement arrivant à minuit et demie par une pluie battante où l'on y voyait absolument rien tomba dans un vaste trou d'obus rempli d'eau et la voiture sans dessus dessous, les chevaux les pattes en l'air, il y a fallu relever tout ça sans lumière de sorte à ne pas se faire taper dessus, le vin perdu, la moitié des vivres aussi. Après cela je rentre dans la Sape croyant me reposer un peu, il était 3 heures, lorsqu'une trombe d'eau perça l'abri inondant le souterrain, heureusement que je ne dormais pas, je saute sur les couches de

mes hommes qui roupillaient à points fermés, je les ai fiché en bas et sommes remontés sans quoi ils auraient pu étouffer comme des lapins, j'ai eu peur un instant que l'eau fasse effondrer le souterrain, alors quel enterrement. Et toute la nuit l'on a vidé l'eau avec des seaux et une pompe, je ne sais pas comme ils feront pour coucher cette nuit. Si les boches avaient bombardé pendant l'opération ne pouvant rentrer nous étions tous frits. Quel sale patelin que cette Meuse, je me demande comment l'on fera lorsque les périodes de pluie viendront. »

Même si cela défie toute logique, il est donc possible de mourir noyé dans une tranchée.



## Des conditions d'hygiène déplorables

Comme on le sait, les poilus n'ont de cesse, tout au long de la guerre, de déplorer les conditions dans lesquelles ils sont obligés de vivre, notamment du fait de l'enlèvement de la guerre au fond des tranchées. Ainsi, Jules Grosjean écrit en octobre 1915 :

« Je crois n'avoir jamais été aussi sale. Ce n'est pas ici une boue liquide, comme dans l'Argonne. C'est une boue de glaise épaisse et collante dont il est presque impossible de se débarrasser, les hommes se brossent avec des étrilles. Par ces temps de pluie, les terres des tranchées, bouleversées par les obus, s'écroulent un peu partout, et mettent au jour des cadavres, dont rien, hélas, si ce n'est l'odeur, n'indiquait la présence. Partout des ossements et des crânes. Pardonnez- moi de vous donner ces détails macabres ; ils sont encore loin de la réalité. »

Pour ceux qui ne sont pas dans l'urgence du combat, on ne rechigne pas à

couvrir de la distance pour pouvoir prendre une douche. C'est d'ailleurs l'occasion de voir l'état de délabrement du pays derrière les lignes, soumis à d'intenses bombardements :

« Aujourd'hui je suis descendu avec mes quinze hommes et mon brigadier dans un pays à 10 kilomètres à l'arrière pour prendre une douche, ce qui fait 20 kilomètres aller et retour, je viens de rentrer c'est le seul patelin, le plus près où il y a encore quelques habitants, tout le reste est détruit et celui là a déjà pas mal reçu, la moitié est en déconfiture et pourtant il y a des gens qui n'ont pas évacué, voilà 22 jours que je n'étais pas sorti du trou mais j'ai été bien content de rentrer sous ma mitraille dans ma forêt. »

Pour d'autres, les nouvelles conditions déplorables dans lesquelles ils doivent vivre font partie d'un apprentissage plus général de la vie militaire. Maurice Sieklucki raconte :

« C'est toute une éducation à faire : être sal, manger salement, être mal vêtu, mal couché, ne rien faire, baignader, boire et manger toute la journée, je me sens une âme très militaire<sup>54</sup>. »

L'enthousiasme naïf que procurent ces nouvelles conditions finit cependant par être tempéré par la réalité du terrain, devenu rapidement quasi impraticable :

« J'ai été deux jours sans vous écrire à cause de la relève qui nous a fait passer une nuit blanche et esquintante. D'ailleurs, comme il avait plu abondamment, je me trouvais si plein de boue que je n'osais rien toucher de mes mains, je cherchais en vain mes chaussures au bout de mes guêtres. Nous sommes maintenant à une vingtaine de kms, nous nous sommes nettoyés complètement, et tout le monde est aussi propre qu'en garnison. »

Ou encore, un peu plus tard :

« Aujourd'hui grande fête, nous sommes envahis par la boue et l'eau. Il est tombé quelques pluies d'orage et nos gourbis si légèrement couverts ont été envahis par l'eau. Nous vivons dans la boue jusqu'au cou. Enfin ce n'est rien, puisque nous ne sommes pas en première ligne. Dans quelques jours nous pourrons prendre une bonne douche quand nous aurons été relevés et nous serons propres. Le malheur c'est que je n'ai pas changé de chaussettes depuis quinze jours. »

## Les rats et les poux

Rester propre est un enjeu fondamental pour éviter d'attirer toutes sortes de parasites et de vermines.

« Hier dimanche il faisait un temps superbe, j'ai fait ma lessive, je lave tout et c'est propre, je raccommode aussi, je fais ça mieux qu'une femme, j'épate mes camarades et je suis toujours propre comme un sou, heureusement que je me débrouille de cette façon, je n'ai pas de vermine, car il y en a qui sont rongés par les totos [les poux] », écrit un soldat à sa femme en mars 1916.

Jean Boussac en témoigne lui aussi en avril de la même année :

« ... nous sommes donc depuis deux jours revenus en première ligne, et nous avons retrouvé notre âpre colline calcaire et nos sapes creusées dans le roc. J'en occupe une, maintenant, avec le camarade Pouyau, qui est infestée de rats et de souris. On les sent toute la nuit vous passer sur le corps. Je m'accorde assez avec ces bestioles, tandis que Pouyau se bat avec elles toute la nuit et ne peut fermer l'œil... »



Les rats et les poux comptent parmi les personnages principaux de nombreuses histoires racontées dans les journaux de tranchées, qui tentent, tant bien que mal, de remonter le moral des troupes en trouvant à rire de leur malheur quotidien ou en donnant quelques bons conseils. Un article, signé O. Créneau et paru dans *Poil... et Plume* en mai 1916, s'intéresse aux rats :

« Le rat est un animal dangereux, c'est un des principaux propagateurs d'épidémies. C'est par les nombreuses puces qui habitent sur sa chaude toison qu'il transmet les maladies contagieuses les plus terribles. Le microbe

de la Peste, en particulier, est véhiculé par ces puces du rat sur l'homme. Une simple piqûre suffit pour inoculer la peste, fléau épouvantable qui anéantit une armée en quelques mois. Donc : tuez des rats, en prenant soin d'enterrer profondément vos victimes. Si vous laissez pulluler les rats, je vous avertis en frère : on vous vaccinera contre la Peste, et vous savez, quatorze piqûres, pas une de moins. »

Les poux font quant à eux l'objet de nombreux poèmes de tranchées. Ainsi, l'on peut citer cette « Charge sur les poux » écrite par J. H. Bachelet et parue dans *La Mitraille* de mai 1916 :

*« Aux tranchées, quand, dans son trou,  
Le bon poilu ne sait quoi faire,  
Il s'adonne, pour se distraire,  
À la recherche de ses poux !...  
On ne le voit jamais bredouille,  
Car en son système pileux  
Ce visiteur, peu scrupuleux,  
Insolemment pullule et grouille !...  
C'est une plaie, un vrai poison.  
Il a beau, s'armant de courage,  
En faire un massacre, un carnage,  
Le pauvre en est pour sa façon !...  
Les poudres – n'importe laquelle –  
Ni les onguents les plus parfaits,  
Rien ne produit le moindre effet :  
L'horrible pou reste rebelle !...  
Cet animal si dégoûtant  
Est bien tout le portrait du Boche :  
Qu'on le pourchasse ou qu'on l'amoche,  
Il y en a toujours autant !... »*

*Le Périscope* d'août 1916 donne de son côté, toujours avec humour, des conseils pour éradiquer les poux :

« Citons les recettes les plus connues : vous vous barbouillez d'huile de ricin, vos totos sont soudain pris d'un certain désir et vont aux feuillées le

satisfaire ; vous profitez de leur absence pour vous dérober ou fermer à clé la porte de votre gourbi. [...] Il y a mieux : par des discours bien sentis, faites-leur comprendre qu'ils perdent leur temps, que leur place n'est pas là, que l'agriculture manque de bras pendant qu'ils sont là, bouches inutiles, à ne rien faire pour la cause commune. [...] Je crois avoir pourtant trouvé une solution. Résignez-vous, faites la part du feu : Découpez-vous sur l'avant-bras gauche un petit carré de terrain réservé aux totes, qu'ils s'y installent, s'y reproduisent et y vaquent à leurs petites affaires. Ailleurs, vous serez tranquilles. Au besoin, acclimitez une demi-douzaine de puces pour faire la police et défendre les secteurs réservés de votre personne contre une incursion possible des totes. »

Une liste de conseils à laquelle *Le Temps buté* répond un mois plus tard :

« N'écrasez pas vos totes ! C'est cruel. Mettez-vous au bain et ouvrez-leur les veines ; ils mourront sans souffrir. »